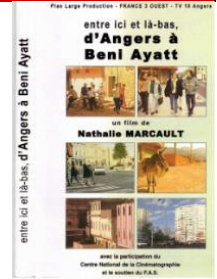


FICHE TECHNIQUE

Pays : France
 Durée : 52 min
 Année : 2001
 Genre : Documentaire
 Image : Benoît Bellanger
 Son : Yan Le Mapihan
 Montage : Jacques Cohen
 Production : Plan Large Production



SYNOPSIS

Automne 2000. Des jeunes d'origine maghrébine habitant Angers créent une bibliothèque dans le village de Beni Ayatt, situé dans le Moyen-Atlas marocain, et d'où sont originaires certaines de leurs familles. Une partie du village a choisi d'émigrer dans les années soixante, formant une communauté qui vit à Angers. Les allers et retours des « Angevins » au bled, lors de vacances ou d'événements familiaux, n'ont jamais cessé. L'initiative des jeunes réactualise et prolonge ce lien, mais surtout marque une volonté de reconnaissance identitaire ; ils ne veulent plus être perçus seulement comme des enfants d'immigrés. Car une des difficultés de leur double culture est d'être considérés comme des Français au Maghreb et comme des Maghrébins en France. Constitué d'allers et retours entre Beni Ayatt et Angers, le film se fait l'écho de cette revendication de reconnaissance sociale. Il donne la parole à ces jeunes de la « deuxième génération », en butte à la discrimination, conscients que, plus que d'autres, ils doivent faire leurs preuves...

DÉCOUPAGE

1 – D'Angers : plans d'immeubles, musique marocaine (luth)

Voix off : « Le 1^{er} habitant de Beni Ayatt est arrivé en 1965. Il est parti du Maroc avec un contrat de travail en poche. A Angers, il a été embauché dans une entreprise de bâtiment. Il s'est installé, il n'est jamais reparti. Mon père est venu quelques mois plus tard avec 2 autres habitants de Beni Ayatt... »

... par le travail de l'association Crépuscule...

Plans sur des jeunes qui font des cartons.

« Je fais partie de l'association Crépuscule... Depuis 2 ans, on rassemble des livres pour créer une bibliothèque à Beni Ayatt. »

Voyage en voiture : sous la pluie en France

... à Beni Ayatt

« Je me sens revivre, je suis très heureuse ! » « C'est le passé de mes parents, c'est mon passé aussi. »

Le local de l'association Tifaouine, qui comprendra la bibliothèque.

Beni Ayatt : commune agricole, des petits paysans ; difficultés lors des sécheresses ; pas d'eau courante ; fabrication artisanale de tapis

Salah : « Le moindre petit repère me ramène à mon enfance, la madeleine de Proust, les sons, les parfums. » « Retrouver ses repères ici, un antidote à la souffrance. »

Hichem : « Retrouver la famille, un bon bol d'énergie, ça me ressource. » « Une atmosphère qui me manque, qui fait partie de moi. »

2 – L'école à Angers...

Touria : le quartier, un lieu de vie, « nos joies d'enfant ».

Ecole Jules Verne : Chadia, Touria, Hishem face à une classe : « vous donner un message positif »...

Touria : « J'avais envie de ressembler aux autres », quand on est en minorité, envie de ressembler à la majorité.

Cours ELCO (Enseignement Langue et Culture d'Origine) : pour le pousser, qu'il s'identifie à lui-même, qu'il ait une identité, qu'il soit fier de ce qu'il est.

Plans sur les élèves levant le doigt, impatients d'être interrogés.

... à Beni Ayatt

Ecole : enfants qui se lèvent pour répondre.

Réussir à l'école, une façon de dire merci aux parents ?

Chadia : l'immigration, quelque chose de douloureux ; « C'est pour nous qu'ils ont fait cela. » « Leur dire : "vous avez galéré, nous on va faire que ça se passe autrement", et on leur dit merci. »

Instituteur : la bibliothèque pour aider les enfants, préparer ses cours, organiser des activités culturelles.

3 – Au Maroc : les diplômés chômeurs

Touria : situation de ceux qui ont étudié : au Maroc, beaucoup sont sans travail ; ils font tout pour demander une chose simple : avoir un travail.

Une crise nationale : pas de volonté des autorités, pas de capacité financière.

Une souffrance : certains ont plus de 40 ans, pas mariés, ils n'ont rien fait de leur vie, leur existence est gâchée.

200 000 diplômés chômeurs au Maroc.

Stéphane : « Je suis curieux de nature, j'aurais voulu tout comprendre. », être plus intime avec eux

Brahim (cousin de Touria) : « J'ai de quoi manger et boire. Mais j'ai envie de partir, je ne suis pas satisfait de ma vie ici. »

Touria : « On respire, on vit, c'est la liberté, on en a marre de la pression, de tout le stress ; quand on dit cela au village, "vous ne vous rendez pas compte, nous qui vivons là toute l'année, on s'emmerde". »

Hishem : hantise de l'aide au retour ; « Au début des années 80, 10 000 francs, j'avais les boules, mon père commençait à parler de ça. », hantise de rester ici pour toujours : une période ici et une période là bas.

4 – La double culture

France, Hishem : café de Morane à la Roseraie : une bonne image de la réussite.

Le quartier : autant d'importance que le bled ; double culture.

Salah : « Si on nous en enlève un, on va finir ses jours à chercher la partie qui manque. » Ici : énorme absence du pays natal.

Hishem : « On donne une image négative de notre culture d'origine » : les faits divers.

« On aimerait que ce soit revalorisé » : fait partie de notre identité.

Rendre hommage aux parents, qu'ils ne soient pas venus en France pour rien.

Touria : malaise de la double culture ?

« Tendance à dire que je vis bien. »

« Si on l'affirme autant, c'est qu'il y a un petit problème. »

La difficulté : en France, être considérée comme Maghrébine, au Maroc comme Française.

« Notre côté marocain : on veut le faire découvrir en France, notre côté Français, on veut le faire découvrir au Maroc. »

« On passe notre temps à se défendre, l'identité ne se compartimente pas. »

A Beni Ayatt : l'inauguration de la bibliothèque.

Hishem : pour les petits, du concret.

A Angers : faire découvrir la culture du Maghreb.

Pour parler citoyenneté et intégration : la Mairie.

« Nous on est intégré, on fait partie du cercle » (l'intégration : c'est la 1^{ère} génération).

Mais le monde professionnel : problème de délit de faciès, de discrimination.

« Pour une embauche, je dois faire plus qu'un Français de souche. »

Message : se donner tous les moyens pour s'intégrer.

« Nos parents n'ont pas eu le droit à la parole, nous on va dire ce qu'on a à dire ! »
Dans le salon d'honneur de la mairie d'Angers, les portraits de tous les maires d'Angers.
« ... qu'un jour, il puisse y avoir le portrait d'un Mohammed... d'une Nadia... »
« Il faut comprendre qu'on est ici chez nous. »

Générique de fin, chanson du groupe Antidote *Choc des cultures : chacun de nous est fier des racines de son père*

Les protagonistes :



Les associations :

- **Crépuscule :**

« Le crépuscule de l'immigréité, c'est l'aube de la citoyenneté. » (Taha Mellouk)
« L'association Crépuscule existe depuis 1994. Elle est née de l'initiative de trois jeunes du quartier de La Roseaie. Leur souhait était de valoriser les richesses de la culture maghrébine en déstigmatisant les jeunes de quartier. L'association existe aujourd'hui depuis 15 ans et a développé son projet autour de deux axes principaux : la connaissance des cultures maghrébines (à travers des expositions, des soirées musicales, des écrits, des projets de solidarité...), la lutte contre les discriminations (interventions dans les collèges, lycées ; initiation à la mallette pédagogique *Préjugés quand tu nous tiens*, expositions thématiques et itinérantes...). »

Source : <http://associationcrepuscule.blogspot.com/p/presentation.html>

- **Tifaouine** (« aube » en Berbère) :

Créée par des jeunes marocains à Beni Ayatt pour faire vivre la bibliothèque, en partenariat avec l'Association Crépuscule.

PISTES PÉDAGOGIQUES

1 – Avant la projection : quelles attentes ?

- **Le titre**

Suppose de localiser Beni Ayatt, village du Maroc, à l'est de Marrakech : loin d'Angers.

Le film nous apprend que (en 2001) : « Aujourd'hui, il y a 472 personnes originaires de Beni Ayatt qui vivent à Angers, en comptant la 1^{ère} génération, les enfants et les petits-enfants. »

Un film qui va nous parler de ces personnes, de leur histoire : pourquoi, comment sont-elles venues à Angers ?

Mais aussi, que se passe-t-il maintenant entre ces deux lieux ? par-delà la distance ?

Le titre présuppose un spectateur qui lui aussi se trouve « ici », qui pense au Maroc comme un « là-bas » : on aborde le thème des migrations.

- **La couverture du DVD**

Une alternance de photos d'Angers et de Beni Ayatt, tantôt à gauche, tantôt à droite, des aller-retours.

- **Le thème : l'immigration**, un thème littéraire :

▸ Etcherelli Claire, *Elise ou la vraie vie*, Ed. Gallimard, 1967.

▸ Ajar Emile, *La vie devant soi*, Ed. Gallimard, 1975.

- Cavanna François, *Les Ritals*, Ed. Le livre de Poche, 1978.
- Charef Mehdi, *Le thé au Harem d'Achi Ahmed*, Ed. Gallimard, 1983.
- Begag Azouz, *Le Gone du Chaâba*, Ed. Points, 1986.
- Benguigui Yamina, *Mémoires d'immigrés*, Ed. Albin Michel, 1997.
- Guène Faïza, *Kiffe kiffe demain*, Ed. Le livre de Poche, 2003.
- Bottero Pierre, *Tour B2 mon amour*, Ed. Flammarion, 2004.
- Claudel Philippe, *La petite fille de Monsieur Linh*, Ed. Le livre de Poche, 2005.
- Goby Valentine, *Le cahier de Leïla*, Ed. Autrement, 2007.
- Sané Insa, *Tu seras partout chez toi*, Ed. Sarbacane, 2012.
- etc.

Cela reflète une **réalité complexe** :

- les **raisons** de l'immigration sont diverses : violences et persécutions dans le pays d'origine, pays en état de guerre, importantes difficultés économiques et sociales, entreprises qui recrutent une main d'œuvre dont elles ont besoin, hasards de la vie...
- le **récit du voyage** montre la succession d'épreuves à surmonter : obstacles naturels (déserts, mers à traverser), difficultés avec les passeurs, les autorités, l'expérience des camps de réfugiés, la fragilité extrême dans cet entre-deux : être une proie sans défense, etc.
- la **situation dans le pays d'accueil** : l'hostilité d'une partie de la population, les difficultés d'intégration professionnelle, sociale, pour certains plus âgés ou mineurs, la solitude, la pauvreté, les différences de langues, de cultures...
- l'**expérience de l'exil** : la nostalgie du pays natal (nostalgie : mal du retour), la question de l'identité (double nationalité, double culture) : ne se sentir nulle part chez soi, être « l'autre » à la fois dans son pays d'origine et dans le pays d'accueil...

2 – Pendant la projection : des repérages

Des repérages (et des sujets possibles de débat) peuvent être confiés à des groupes d'élèves différents :

- **comparaison** : la vie à Angers / la vie à Beni Ayatt, à travers le film,
- **l'immigration** : aspects positifs, aspects négatifs, à travers le film,
- **la double culture** : en quoi cela consiste ? Quelles conséquences pour ceux qui ont cette double culture ? Quels sont leurs souhaits ?
- **l'importance de l'école**, et ses limites.

3 – L'intérêt du film

- **Une sorte d'histoire nous est racontée, à travers les paroles des protagonistes.**

Un **schéma narratif** possible :

1 – Situation initiale : des immigrés de la 2^e génération.

2 – Les éléments déstabilisants, perturbateurs : une souffrance ; en France, ils ne sont pas reconnus comme Français ; une nostalgie de « là-bas ».

3 – Dynamique de l'action : l'association Crépuscule, le projet d'une bibliothèque à Beni Ayatt, la concrétisation de ce projet.

4 – Résolution : une résolution seulement partielle dans l'immédiat : réussite à se rendre utiles à Beni Ayatt, à être reconnus autrement que comme touristes dans ce village du Maroc, mais en France, difficulté à faire connaître la culture maghrébine, à lui donner une image positive, à ne pas être ressenti comme étranger.

5 – Etat final : espoir qu'un jour, une personne issue de l'immigration soit élue maire à Angers ; plus généralement, que l'intégration soit plus complète, notamment sur le plan professionnel.

On pouvait penser que l'histoire racontée par ce film était celle d'une action : l'équipement d'une bibliothèque à Beni Ayatt (transport des livres, installation de la bibliothèque, etc.). En fait, le film prend une autre dimension : c'est plutôt l'histoire de ses protagonistes, immigrés de la 2^e génération, et leur état d'esprit.

Ce schéma narratif manifeste l'existence d'un problème, non résolu : la difficulté d'être soi-même quand on est issu de l'immigration ; un trouble sur son identité (l'identité, nécessité pour être fier de soi, pour être

reconnu par autrui, et apprécier le regard que les autres portent sur soi, bénéficiaire de la confiance des autres).

- **La forme documentaire :**

- **choix de la quasi-absence de voix off :** la voix off du début n'est pas celle d'un commentateur impersonnel, mais celle de l'une des protagonistes du film (« mon père »), dont on découvrira ensuite le visage.

Donc pas de commentaire (qui viendrait « surligner » ce qu'on doit ressentir ou penser), le spectateur est laissé libre de ses émotions, de ses jugements. Seulement quelques questions de la réalisatrice sont gardées : il n'y a pas d'intermédiaire entre nous et les protagonistes ; cela renforce la proximité possible avec eux.

Les décors ont de l'importance : les quartiers d'Angers, l'école Jules Verne, le marché de Monplaisir, la place du Ralliement, pour arriver au salon d'honneur de la Mairie. Au Maroc, le village, le marché, la bibliothèque, la cascade, la montagne : cela oppose une vie urbaine, compartimentée, organisée, à une vie plus rurale, plus proche de la nature.

- **le montage** est soigné (sélection des rushes que l'on garde, et leur assemblage) : le rythme du film (avec ses respirations), l'enchaînement fluide des interventions, la construction permettant de produire un discours ordonné (on passe du marché de Monplaisir à celui de Beni Ayatt), tout en gardant une certaine souplesse qui donne une impression de vie, les plans de coupe qui viennent illustrer les paroles.

Surtout, un discours : le besoin de main d'œuvre en France, la difficulté à vivre au Maroc sont à l'origine de l'immigration, mais il en résulte au niveau individuel une double culture, et une certaine souffrance.

Beaucoup de réflexions nous sont ainsi communiquées :

- **le phénomène de l'immigration :** une histoire, des causes, des conséquences ; une invitation à dépasser le ressenti d'un instant présent, les préjugés qui peuvent en découler,
- **l'organisation de notre société :** bien loin de l'égalité, du libre accès à tous sans distinction d'origine, existence de cloisonnements, de discriminations, une **hiérarchie** sociale, économique, professionnelle ; et le poids d'un **passé colonial** : une immigration organisée par l'industrie des années 60, qui recrutait la main d'œuvre dont elle avait besoin pour faire tourner ses usines, pour construire ses immeubles ; derrière ce phénomène, des **êtres humains** utilisés parfois comme des pions,
- **la question de l'identité :** l'interrogation « qui suis-je ? » hante plus ou moins consciemment les adolescents ; il y a besoin de connaître ses origines, son histoire, pour savoir qui on est et se sentir ensuite plus fort.

L'écriture de mémoires, de textes autobiographiques peut correspondre à ce souhait ; voir *Un secret* de Philippe Grimbert (Ed. Le livre de Poche, 2004), mais aussi des récits comme *Les mots* de Jean-Paul Sartre (Ed. Gallimard, 1964) ou *Enfance* de Nathalie Sarraute (Ed. Gallimard, 1983), *La maison de Claudine* de Colette (Ed. Le livre de Poche, 1922) : comme se rassurer sur soi-même, sa richesse intérieure, son imaginaire ; sans parler de Proust :

« Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque-là) ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. » (Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Ed. Gallimard, 1913)

- Notre identité, c'est aussi notre mémoire...
- **le thème de l'exil, thème présent chez beaucoup d'auteurs :**
 - « Dans l'exil, à quoi bon la plus riche demeure, parmi des étrangers et loin de ses parents ? », dit Ulysse.
 - « La Muse ainsi m'a fait sur ce rivage
Où je languis banni de ma maison,
Passer l'ennuy de la triste saison
Seule compagne à mon si long voyage. » (Joachim Du Bellay, *A Monsieur d'Avanson*)
 - Baudelaire : le poète, figuré par un albatros, est un exilé parmi ses semblables :
« Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »
 - Beaucoup de textes sur l'immigration abordent ce sujet (et Andreï Makine, *Le testament français*, Ed. Gallimard, 1997).
 - Un décalage par rapport à son environnement présent, qui ne pourra jamais apporter autant de satisfactions que l'ailleurs rêvé, le passé idéalisé ; le sentiment de la nostalgie, qui comporte un espoir même infime du retour, alors que la mélancolie ne se donne pas d'avenir (la nostalgie est une réaction à la perte, avec comme un désir de douceur, pour le mélancolique, il n'y a rien à perdre, tout est déjà perdu).

4 – Après la projection : activités possibles

(éventuellement par petits groupes)

- **Qu'avons-nous appris grâce au film ?**
- **Interview d'un-e protagoniste :** depuis 15 ans, évolution de sa situation ? de sa façon de penser ?
- **Interview d'une personne immigrée** ayant gardé le contact avec son pays d'origine, sur le thème de la double culture :
 - préparer les questions,
 - choisir un lieu,
 - enregistrement : son ? image ? ou photos et texte ?
 - retenir ce qui paraît le plus intéressant : une « pastille » d'une ou deux minutes ?
 - diffusion/restitution : un panneau d'exposition ? une page internet ?
- **Interview de la réalisatrice ?**
(nécessite d'avoir vu le film auparavant, et de préparer aussi les questions)
- **Recherches :**
 - **les romans de l'immigration** (voir plus haut),
 - **les films de l'immigration :** une séquence, la présenter, la commenter...
 - Chaplin Charlie, *L'Emigrant*, 1917
 - Charef Mehdi, *Le Thé au harem d'Archimède*, 1984
 - Gfrörer Jörg & Wallraff Günter, *Tête de Turc*, 1987
 - Dardenne Jean-Pierre & Luc, *La promesse*, 1996
 - Benguigui Yamina, *Mémoires d'immigrés, l'héritage maghrébin*, 1997
 - Loach Ken, *Bread and Roses*, 2000
 - Bouchareb Rachid, *Little Senegal*, 2001
 - Paronnaud Vincent & Satrapi Marjane, *Persepolis*, 2007
 - Lioret Philippe, *Welcome*, 2009
 - Kaurismäki Aki, *Le Havre*, 2011

- ▶ Hamidi Mohamed, *Né quelque part*, 2012
- ▶ Aouidad Julien, *C'est comme ça, histoire d'Angevins venus d'ailleurs, 1960-1980*, 2012
- ▶ Mortezaï Sudabeh, *Le petit homme (Macondo)*, 2014
- ▶ Sallé Adama, *L'or blanc* (court-métrage), 2010

• Rédaction d'une critique :

(fiche de méthode : http://www.cinemaparlant.com/fichesresscinema/ft_redigercritique.pdf)

- un très court résumé du film,
- un jugement, argumenté,
- parler d'images et de sons précis pour justifier son avis,
- construire le texte : aller du moins important au plus important,
- expliquer ce qu'on peut retenir du film : qu'avons-nous appris ? que peut-on en penser ? pourquoi ?

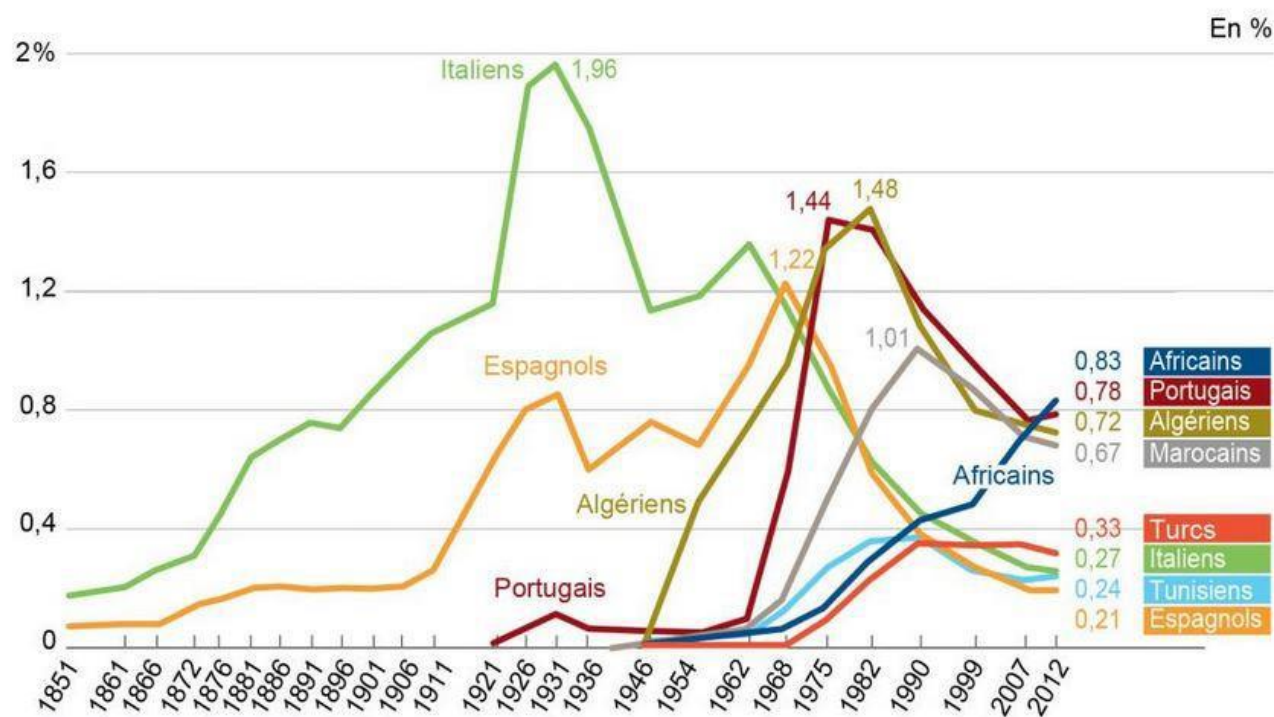
COMPLÉMENTS

Population immigrée en France et origines

La part, dans l'Hexagone, des résidents nés à l'étranger est d'environ 11%. Cela situe la France, comme d'autres grands pays européens (Allemagne ou Royaume-Uni), et les États-Unis, dans une position médiane. C'est bien moins que dans certains États comme l'Australie, le Canada, le Luxembourg ou encore la Suisse. Mais c'est beaucoup plus que dans bien des pays d'Amérique du Sud ou les géants asiatiques (Chine, Inde, Japon).

Stéphane KOVACS – *Le Figaro* – 10/10/2012

Immigrés par nationalité en pourcentage de la population française recensée



Source: Insee (avril 2016)

VISACTU

Aide au retour au pays d'origine

Le « million Stoléru »

Les premiers dispositifs d'aide au retour sont apparus en France avec la mise en place d'une politique migratoire à la fin des Trente Glorieuses et l'apparition d'un chômage de masse. En 1977, le ministre Lionel

Stoléro lance ainsi la première prime de 10 000 francs (1 500 euros) d'aide au retour qui sera connue sous le nom de « million Stoléro ». Mais tous les programmes qui se sont depuis succédé ont connu des résultats très modestes.

La communauté des chercheurs spécialistes des questions migratoires estime dans l'ensemble que le thème du retour relève d'un « mythe ». Une analyse que résume le géographe Patrick Gonin, de l'université de Poitiers : « C'est bien l'intention de retour qui, pour les migrations contemporaines, permet de comprendre les départs », écrit le chercheur dans un hors-série de la revue *Altermondes* publié en 2008. Mais, dans la réalité, cette perspective s'avère « globalement un leurre », poursuit-il.

L'expérience du séjour dans un pays étranger forge une identité de migrant qui inscrit sa vie dans une logique de mobilité, de va-et-vient entre les pays d'origine et d'accueil. Autrement dit, on ne naît pas migrant mais on le devient et on le reste. Dans nombre de foyers de travailleurs immigrés, la forte présence de retraités qui ont renoncé à une réinstallation définitive et se contentent de séjours temporaires dans leur pays est significative de ce mythe du retour.

Bernard GORCE – *La Croix* – 06/01/2010

Film documentaire sur l'histoire de l'immigration en Anjou

« Angevins venus d'ailleurs » : soirée émouvante à Jean Vilar à Angers

Venus du Maghreb, de Turquie, du Portugal ou encore du Cambodge, ils ont participé à la construction des deux ZUP d'Angers, Monplaisir et la Roseraie. Ces déracinés aujourd'hui à l'âge de la retraite, qui ont contribué au développement de la ville, vivent parfois dans des conditions difficiles. L'association Histoire et Mémoire de l'Immigration en Anjou leur a consacré un film chargé d'émotion.

Massés dans la salle de spectacle du Centre Jean Vilar, en plein cœur du quartier de la Roseraie, ce mardi 9 avril, les spectateurs ne tarissaient pas d'éloge pour le documentaire « C'est comme ça, Angevins venus d'ailleurs ». « J'ai appris beaucoup de choses ce soir. Je félicite ceux qui ont pris le temps de réaliser ce film », disait un fils d'émigré visiblement ému.

Réalisé par l'Angevin Julien Aouidad de la société STV pour l'association Histoire et Mémoire de l'Immigration en Anjou, en collaboration avec l'Aptira (Association pour la Promotion et l'Intégration dans la Région d'Angers), Chadia Arab, géographe spécialiste des migrations internationales et Jean-Luc Marais, historien spécialiste de l'histoire industrielle angevine, ce documentaire de 75 minutes, retrace au travers de nombreux témoignages, l'arrivée et la vie de ces migrants en Anjou, employés du bâtiment pour la plupart.

Ce travail de mémoire aura demandé cinq années à l'association et au réalisateur, avec une trentaine de personnes rencontrées et seulement une douzaine retenues. « Il ne s'agissait pas de dresser une liste exhaustive de tous les cas de figure, mais plutôt de travailler sur une réalisation cohérente avec des personnes représentatives », répondait le réalisateur à l'issue de la projection. Certains de ces témoins étaient présents dans la salle.

« L'immigration c'est une multitude d'histoires, individuelles et collectives, vécues par des hommes et des femmes qui ont quitté leur pays pour le travail, le regroupement familial, les études mais aussi pour des motifs politiques, ethniques, sécuritaires », explique Carolina Benito, présidente d'Histoire et Mémoire de l'Immigration en Anjou.

« Dans cette association, nous avons tous un rapport avec l'immigration et nous voulions la mettre en valeur, celle-ci étant faible et peu visible dans notre région, seulement 4,5% à Angers pour une moyenne de 8% en France », poursuit la présidente. « Chacun a choisi ou subi l'immigration, a vécu une histoire personnelle et particulière, avec à chaque fois un questionnement sur les liens avec le pays d'origine et l'adaptation à la culture du pays d'accueil. C'est ce que nous voulions mettre en lumière. »

« Pas faire dans le pathétique, mais redonner de la dignité »

Véritable outil pédagogique ce documentaire aide à mieux comprendre ces populations déracinées, souvent exploitées dont le travail s'inscrit désormais dans le paysage urbain et l'économie locale. Et même s'ils ne sont pas si nombreux que certains voudraient nous faire croire, leur présence a néanmoins marqué le territoire.

« Là où j'habite, c'est pas grand, pas bien luxueux, mais j'aime bien. C'est des apparts, et au milieu y-a une cour toute petite. Là où j'habite les voisins sont jamais loin », chante le slameur angevin Vincent Loiseau, alias Kwal, l'un de ceux qui ont prêté leurs voix pour illustrer ce documentaire.

Pour Carolina Benito « il ne s'agissait pas de faire dans le pathétique, mais de redonner un peu de dignité à des gens qui ont eu, pour la plupart, un vécu compliqué et surtout assurer la transmission auprès des plus jeunes. Il fallait donner du sens à toutes les informations que nous avons collecté. »

Bien traité, tant sur le plan de l'image que du contenu, ce documentaire qui suscite le débat et le plus souvent l'émotion, comme ce fut le cas à Jean Vilar, pose aussi la question du vieillissement de populations dont chacun pensait à l'époque qu'elles retourneraient dans leur pays à l'issue de leur période d'activité. Mais avec des secondes générations nées en France, ces migrants n'ont plus de raisons de revenir dans leur pays d'origine, ayant perdu toutes relations sur place. « Ils ont rendu service au quartier et à la ville, à ce titre ils méritent qu'on s'occupe d'eux pour améliorer leur qualité de vie », déclarait à l'issue du film Norma Mevel Pla, ajointe du quartier de la Roseraie.

Yannick SOURISSEAU – Angers Mag – 10/04/2013

Histoire de l'immigration en Anjou

• Avant 1914

Loin des frontières terrestres, peu industrialisé, le Maine-et-Loire n'a rien pour attirer les étrangers avant 1914. Mais cet isolement peut être un atout aux yeux des autorités pour y installer des réfugiés politiques, Polonais, Italiens, Espagnols, dont quelques uns vont faire souche.

• 1919 – 1945 : une main d'œuvre

La France compte proportionnellement plus d'étrangers en 1930 qu'en 1980 et est alors le premier pays d'immigration en Europe, le deuxième dans le monde derrière les Etats-Unis. En Maine-et-Loire, le nombre d'étrangers est multiplié par 4 en 20 ans. Essentiellement des Italiens et des Polonais.

• 1919 – 1939 : les réfugiés politiques

Les tensions internationales et les révolutions politiques bouleversent l'Europe et provoquent des déplacements de population. Le Maine-et-Loire reçoit des Russes blancs, et à partir de 1935, des populations fuyant l'Allemagne nazie et l'Espagne de Franco.

• 1945 – 1965 : le Maine-et-Loire à l'écart du grand mouvement d'immigration de main d'œuvre

De 1945 à 1965, le Maine-et-Loire, comme tout l'Ouest, ignore l'immigration. A partir de 1946, le Maine-et-Loire connaît un solde migratoire négatif jusqu'au recensement de 1968. Les besoins de main d'œuvre sont satisfaits par le glissement de la population du secteur agricole, où la main d'œuvre était surabondante et sous-employée, aux secteurs de l'industrie (mais l'emploi industriel ne commence à croître qu'en 1962), du bâtiment, des travaux publics et au secteur tertiaire. Les actifs agricoles passent de 102 000 en 1954 à 49 000 en 1975 ! Il n'y a pas besoin de faire venir massivement de la main d'œuvre étrangère.

• 1965 – 1982 : le Maine-et-Loire découvre l'immigration de main d'œuvre

Alors que le Maine-et-Loire est resté à l'écart des importants mouvements migratoires que connaît la France depuis la Seconde Guerre mondiale, il rattrape son retard à partir de 1962 : de 1962 à 1982, la population étrangère a augmenté de 169% en France, de 539% en Maine-et-Loire ! Le Maine-et-Loire prend en marche le train de l'immigration : à cette date, ce sont les Portugais et les Marocains qui arrivent en France, et donc dans ce département.

Source : site Histoire et mémoire de l'immigration en Anjou, <http://hmia.fr/histoire/les-periodes/>

Le « ghetto français »

Le problème de la ségrégation urbaine en France ne se limite pas à quelques centaines de quartiers dévastés par l'échec et la pauvreté. Ceux-ci ne sont que la conséquence la plus visible de tensions séparatistes qui traversent toute la société, à commencer par ses élites. À ce jeu, ce ne sont pas seulement des ouvriers qui fuient des chômeurs immigrés, mais aussi les salariés les plus aisés qui fuient les classes moyennes supérieures, les classes moyennes supérieures qui évitent les professions intermédiaires, les professions intermédiaires qui refusent de se mélanger avec les employés, etc. Le phénomène est d'autant plus préoccupant qu'en enfermant le présent, les fractures territoriales verrouillent aussi l'avenir des individus et les assignent à des destins sociaux écrits d'avance. Tel est l'enseignement de cette enquête au cœur du « ghetto français », qui révèle une société marquée par la défiance et la recherche de l'entre-soi, et découvre en chacun de nous un complice plus ou moins actif de la ségrégation urbaine.

Le territoire s'est imposé ces dernières années comme le révélateur des nouvelles inégalités. Il leur a donné un langage pour ainsi dire physique : celui des quartiers et des « cités » où se matérialise brutalement ce

que la statistique peine parfois à décrire. Un langage plus complet aussi, car la ségrégation urbaine articule et concentre presque toutes les formes d'inégalités (de revenus, de formation, de destins, etc.). Pourtant, l'évidence peut être trompeuse. Le territoire exhibe certaines formes de ségrégation et en dissimule d'autres. Les « quartiers difficiles » sautent aux yeux, mais pas les stratégies de fuite ou d'évitement qui en éloignent. Les lignes de démarcation de la misère sont infiniment plus spectaculaires que les ruses de l'esquive. Tandis que la pauvreté frappe, l'intelligence de l'entre-soi ou la peur du déclassement, qui sont les passions motrices de la ségrégation, s'enveloppent de transparence. C'est à ces évidences trompeuses qu'a succombé la politique de la ville depuis quinze ou vingt ans. Abusée par le visible, elle participe d'une conviction d'autant plus partagée qu'elle a pour elle l'intuition la plus commune : le problème central de la société française serait de résoudre les difficultés de quelques centaines de quartiers dûment répertoriés, où se concentre l'essentiel des exclus. La « fracture sociale » passerait entre une minorité de cas extrêmes et le reste de la société, entre une frange d'exclus et la masse informe des inclus. En somme, le problème se résumerait au « scandale manifeste » des zones les plus déshéritées. Cette représentation sous-estime grandement l'étendue du mal. Elle fait comme si la difficulté procédait essentiellement de quelques « quarantaines sociales », comme si une soudaine poussée de ségrégation territoriale avait créé 500 ou 600 enclaves déshéritées à l'intérieur d'un paysage relativement homogène et continu. [...] La dramaturgie française de la ségrégation urbaine n'est pas celle d'un incendie soudain et local, mais celle d'un verrouillage général, durable et silencieux des espaces et des destins sociaux. Le tableau des inégalités territoriales révèle une société extraordinairement compartimentée, où les frontières de voisinage se sont durcies et où la défiance et la tentation séparatiste s'imposent comme les principes structurants de la coexistence sociale.

Maurin Eric – *Le ghetto français. Enquête sur le séparatisme social*, Ed. du Seuil – 2004

[Voir toutes nos fiches pédagogiques de films](#)